

province de Québec, la connaissance de la culture de ces espèces de sorgho, dont je viens de parler et auxquelles les Américains n'hésitent pas à donner l'atrayante appellation de *canne à sucre*. Considérant que le Minnesota est de tous les États de l'Union celui qui est le plus au nord, étant situé au-dessus du 45^e latitude nord, c'est-à-dire sous la même latitude que le Canada, il en importa de la graine d'une plante appelée *Minnesota early amber sugar cane*. C'est une nouvelle variété du sorgho déjà cité, dont je me permettrai de traduire ainsi le nom : *Canne à sucre ambree hative du Minnesota*. Après donc en avoir semé quelques fosses comme on fait pour le blé-d'inde, il en entendit avec impatience le résultat qui surpassa son attente; puis il pressa les tiges, en fit évaporer le jus et obtint du sirop. Fermeement convaincu dès lors que cette opération peut se faire sur une grande échelle aussi bien qu'en petit, M. Corbeil ne fut pas lent à se servir de la presse pour rendre ses appréciations publiques, annonçant en même temps qu'il était prêt à expédier aux personnes qui en feraient la demande, de la graine de canne à sucre, variété *Minnesota early amber*, qu'il faisait venir lui-même des lieux de production; et c'est ainsi qu'il en distribua dans les différentes parties de la province de Québec. Presque partout, malgré que l'année 1830 n'ait pas été favorable, ce qui s'est fait en 1879 n'étant pas assez considérable pour qu'on en fasse une appréciation, les essais ont été satisfaisants, même très-satisfaisants. Je suis un de ceux qui ont fait cette expérience, qui l'ai vu faire par d'autres; et je suis à mon tour fortement persuadé que la canne à sucre *Loiberian, early amber, sorgho*, quelque soit le nom qu'on lui donne, peut être ici cultivée avec avantage et qu'elle devrait l'être sans plus tarder. Puisque M. Corbeil est plus que jamais disposé à expédier de la graine de canne à sucre aux gens qui en désirent, chacun peut en profiter. Au commencement de l'hiver dernier ce monsieur, paraît-il, se proposait de la distribuer gratuitement. Mais cela devient onéreux. On sait déjà que les hommes les plus zélés ne sont pas toujours les favoris de la fortune. On ne peut donc de lui se procurer de la bonne graine de canne à sucre que moyennant cinquante centins la livre, en sus des frais d'expédition qui peuvent se monter, suivant le cas, à 25 30 ou 50 centins pour chaque quantité n'excédant pas dix livres. Deux livres suffisent pour un arpent.

Une maison américaine, fabricante de pressoirs, de bouilloires et autres ustensiles nécessaires ou utiles à la fabrication du sirop et du sucre de canne, ayant remarqué que M. Corbeil déployait beaucoup d'activité et d'énergie en faveur de cette industrie, lui offrit dernièrement une agence pour la vente de ses instruments manufacturés, ce qui fut accepté. Les instruments fournis par cette maison commerciale sont jusqu'à présent les plus perfectionnés qui se manufacturent aux États-Unis.

Comme on le voit, si l'avenir de la canne à sucre n'est pas encore tout-à-fait assuré dans la province, elle est du moins en bonne voie de l'être prochainement.

De plus M. Corbeil, je puis lui rendre un tel témoignage, est toujours prêt à donner sur ce sujet tous les renseignements qu'il peut; et il ne faut pas croire qu'il soit nécessaire pour cela d'acheter quelque chose

de lui. Qu'on ne craigne pas de le fatiguer; plus on lui écrit dans le but d'obtenir des informations, plus on lui cause du plaisir; et ses réponses ne se font pas attendre ordinairement. Mais que peut donc rapporter une telle culture? La production du sirop s'élève, en moyenne, à 180 gallons à l'arpent; souvent elle va jusqu'à 200, et quelquefois jusqu'à 300 gallons.

M. Jérémie Robillard, de Buckingham, a fait en 1880 un gallon de sirop avec le jus provenant de 250 tiges de canne à sucre. Or un arpent de terre est un espace assez grand pour nourrir 75,600 tiges, ce qui porterait la production du sirop à 303 gallons pour un arpent.

Un curé du diocèse d'Ottawa, de 300 cannes qu'il récolta aussi en 1880, a obtenu $1\frac{1}{2}$ gallon de sirop, ce qui, en supposant qu'un arpent ne rendrait que 55,080 tiges, porterait la production à 252 gallons. Pendant la même année M. le notaire S. Mackay de Papineauville, a manufacturé douze gallons de sirop que tous ceux qui ont pu le voir et le goûter, ont trouvé beau et bon. En eût-il eu 500 gallons, M. Mackay les aurait tous vendus sur le lieu pour 80 centins à une piastre, sans pouvoir néanmoins satisfaire la demande immédiate.

Ma remaille de la canne à sucre se fait dans le mois de mai, et les frais de culture ne sont pas plus grands que ceux du blé-d'inde.

Éléments nécessaires de production.

Les éléments nécessaires à la production sont l'homme, la terre, le capital, le travail et les engrais.

L'économie rurale étudie ces cinq éléments, afin de montrer les conditions qu'ils doivent remplir pour assurer le succès d'une exploitation agricole. Elle envisage d'abord l'homme au point de vue de son individualité, c'est-à-dire morales et intellectuelles, de ses antécédents et de sa position comme propriétaire, comme usufruitier ou comme fermier. À l'étude de l'homme sous ces différents rapports, se joint naturellement celle de sa compagne, comme maîtresse de maison, ainsi que l'appréciation de l'importance relative des diverses sciences accessoires et des divers moyens d'enseignement agricole.

On dit généralement, "tant vaut l'homme tant vaut la terre," pour exprimer que le sol cultivé progresse d'autant plus et arrive d'autant plus vite à l'apogée de sa fécondité, que l'homme qui la cultive a des idées plus larges et plus précises sur les améliorations agricoles.

L'agriculture est, de toutes les industries, une de celles qui demandent la plus de connaissances. Sans doute, on peut cultiver bien sans être savant; mais de deux hommes également habiles dans la pratique agricole, celui qui réussira le mieux sera certainement l'homme qui, par des études spéciales de cet art, aura acquis les moyens de progresser plus vite.

De toutes les connaissances agricoles, la plus importante est la science pratique; mais les autres concourent au perfectionnement de la culture. On ne doit donc pas considérer l'agriculture seulement comme un métier, mais aussi comme un art. L'homme qui considère l'agriculture comme un art et un métier tout à la fois, et qui agit en conséquence, réalise plus de succès que le cultivateur qui ne reconnaît la culture des champs que comme un simple-métier. Le